

LA PIECE A CONVICTION

NEUVIÈME SÉRIE DU "MÉDECIN DES FOLLES"

I

LE NOUVEAU DÉSAPOINTEMENT DE FABRICE

Depuis l'avant-veille Edmée quittait son lit pendant une ou deux heures de l'après-midi et semblait entrer en convalescence.

Soutenue d'un côté par Georges, de l'autre par Paula, elle descendait au jardin et là, étendue dans un moelleux fauteuil, les grands arbres, au milieu des fleurs, elle s'enivrait d'air pur, de lumière et de parfums, entre sa nouvelle et déjà bien chère amie, et celui qu'en son âme ingénue elle considérait comme son fiancé.

La jeune fille était toujours pâle et restait incroyablement faible, mais par instants ses prunelles ternies reprenaient un peu de leur doux éclat d'autrefois... Son cœur aussi battait moins vite et d'une façon moins irrégulière...

Elle se sentait entourée de soins et de tendresse... Un apaisement de plus en plus grand se faisait en elle.

Au moment où nous la retrouvons, assise à l'ombre d'un platane presque deux fois centenaire, elle avait sur ses genoux une gerbe de fleurs. Paula tenait une de ses mains; elle abandonnait l'autre à Georges.

L'enfant aurait dû se trouver heureuse entre ces affections profondes, entre ces dévouements sans bornes, et cependant son regard fixe exprimait la tristesse...

—Chère mignonne, qu'avez-vous donc? demanda mademoiselle Baltus à Edmée. Tout à l'heure vous paraissiez presque joyeuse, et voici que votre front se plisse et que votre regard devient sombre. Dites-moi quelle pensée noire vous traverse l'esprit.

Edmée secoua la tête et parvint à sourire, mais ce sourire lui-même avait une expression profondément mélancolique.

—Je n'ai rien, ma bonne Paula... murmura-t-elle

—Souffrez-vous, mademoiselle? demanda Georges avec inquiétude.

—Non, mon ami.

—Bien vrai?...

—Je vous l'affirme.

—Enfin, reprit l'orpheline, si vous n'avez ni chagrin ni souffrance, quelque chose vous préoccupe...

Après une seconde d'hésitation, Edmée murmura.

—Eh bien, oui...

—Quelle est cette chose?...

—Je pense à mon père... et j'ai peur...

—Que craignez-vous donc?...

—Je ne saurais l'expliquer... C'est un pressentiment vague sans doute, mais persistant et douloureux...

Paula se pencha vers Edmée et appuya ses lèvres sur les cheveux soyeux et sur le front pâle de la jeune fille.

—Pourquoi vous tourmenter ainsi, mignonne chérie? dit-elle ensuite. J'ai reçu, vous le savez, une dépêche de Fabrice annonçant le départ... Laissons donc à nos chers voyageurs le temps d'accomplir la traversée...

—Ils sont partis depuis plus de neuf jours! répliqua vivement Edmée.

—Et le voyage habituellement ne dure que neuf jours, je le sais... continua Paula Baltus. Mais je sais aussi que bien souvent l'état de la mer, des vents défavorables, des avaries sans gravité, double la longueur du trajet... Votre père et Fabrice sont peut-être arrivés au Havre. Peut-être les verrons-nous aujourd'hui, car leur première visite sera pour cette maison... J'en suis si sûre qu'en quittant Melun je n'ai pas même écrit à Fabrice que j'étais ici, me faisant une joie de sa surprise... Eh! bien, voyons, êtes-vous rassurée?

Edmée secoua la tête.

—Quoi! toujours ces pressentiments absurdes? reprit Paula.

—Toujours...

—Mademoiselle, je vous en supplie, dit Georges à son tour, si vous n'êtes point insensible à l'attachement de ceux qui vous aiment; si vous ne voulez pas les rendre malheureux; chassez des terreurs imaginaires, éloignez la pensée d'un péril qui, je vous le jure, n'existe que dans votre imagination. Vous êtes faible encore... vous avez besoin surtout de calme... Une surexcitation morale, quelle qu'en soit la cause, est nuisible à votre convalescence dont elle retarde les progrès...

—Croyez notre cher docteur, ma mignonne... appuya Paula Baltus. Vous savez que ses conseils sont ceux d'un ami... et même, ajouta-t-elle en souriant, d'un peu plus qu'un ami...

Oui, je sais tout cela, murmura mademoiselle Delarivière avec une sorte de découragement, oui je sais que je me fatiguerai en m'abandonnant à ces pensées de mauvais augure. Mais est-ce ma faute? En vain je cherche à les éloigner de moi... Elles reviennent m'assaillir, et mes efforts ne parviennent point à les chasser...

—Il faut vouloir mieux encore... dit Georges. Il faut réussir...

Edmée sourit en répondant:

—J'essayerai, cher docteur, je vous le promets...

—Maintenant, continua le jeune médecin, il est près de cinq heures... Vous avez pris l'air assez longtemps... Nous allons rentrer...

—Avant de regagner mon appartement, vous me conduirez auprès de ma mère, n'est-ce pas?

—Oui, mademoiselle.

Edmée quitta son siège et, s'appuyant sur Georges et sur Paula, reprit lentement le chemin du pavillon.

Le jeune médecin l'introduisit dans la chambre de Jeanne et regagna son cabinet de travail.

En ce moment, voici ce qui se passait près de la grille donnant sur la rue Raffet.

Un coupé de régie s'arrêtait devant cette grille et Fabrice, arrivant de Melun, mettait pied à terre et sonnait.

Le concierge, qui le connaissait de vue depuis bien longtemps, lui ouvrit et lui sourit comme à un visiteur habituel.

—M. Rittner est-il à la maison? demanda le jeune homme.

—M. Rittner? répéta le concierge étonné.

—Sans doute...

—Monsieur ne sait donc rien?

—Rien absolument... J'arrive de voyage... Qu'y a-t-il?

—Le docteur Rittner n'est plus ici...

—Où est-il donc? s'écria Fabrice en proie à un bouleversement facile à comprendre.

—Je l'ignore... Il a vendu son établissement.

—Vendu! murmura le jeune homme atterré.

—Oui, monsieur, et il est parti.

—Quand cela?

—Il y a dix ou douze jours...

—Comment se nomme son successeur?

—Le docteur Vernier... C'est un jeune médecin de province, d'un grand mérite à ce qu'il paraît... Monsieur désire peut-être le voir?...

Je le verrai certainement...

Le concierge, après avoir fait résonner le timbre annonçant l'arrivée d'un visiteur, ajouta:

—Monsieur sait le chemin... Monsieur n'a pas besoin que je le conduise...

—Non, répliqua Fabrice. Mais un mot encore...

—Aux ordres de monsieur.

—Immédiatement avant le départ du docteur Rittner, il ne s'est rien passé de particulier dans la maison?

—Je ne crois pas.

Aucun décès?

—Pardonnez-moi, nous avons perdu deux de nos pensionnaires.

—Du même âge?...

—Non, monsieur, j'ai entendu dire que l'une était beaucoup plus âgée que l'autre.